

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 92 (1947)
Heft: 4

Artikel: Une science nouvelle : "La polémologie"
Autor: Delage, Edmond
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-348375>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une science nouvelle : « La polémologie »

Les sciences de la guerre n'ont, jusqu'ici, traditionnellement compris que l'histoire militaire, la stratégie, la tactique, l'organisation des armées. Sous le nom de « polémologie », M. Gaston Bouthoul propose d'étudier la guerre en elle-même, ses formes, ses causes, ses effets, ses fonctions, en tant que phénomène social. A côté de travaux de sociologie générale qui seront prochainement condensés en un vaste traité, M. Gaston Bouthoul a, depuis longtemps déjà, entrepris d'intéressantes recherches sur les problèmes démographiques. Dans une œuvre intitulée *la Population dans le monde*¹ — dont nous avons, il y a déjà dix ans, signalé l'importance — l'auteur examinait les rapports qui régissent la guerre et les mouvements de population. Sous la terrible actualité du sujet, il a depuis élargi ce champ de recherches. En un petit livre qui vient de paraître sous le titre *Cent millions de morts*², il nous donne quelques résultats provisoires de ses suggestives recherches. La guerre tient peu de place dans la réflexion des hommes. Elle les a, pourtant, toujours obsédés. Mais c'est pour la célébrer ou la maudire, pour la préparer ou la faire ; rarement ils se sont interrogés à son sujet. Depuis l'enfance, où elle se mêle à ses jeux, l'homme est comme baigné dans la « pseudo-évidence » de la guerre. A l'issue de deux gigantesques conflits qui ont ensanglanté la planète, il semble retomber dans les mêmes ornières. N'est-il pas

¹ Payot, édit., 1935.

² Ed. du Sagittaire, 1946.

humiliant pour l'humanité de songer que pour mille états-majors répandus dans le monde il n'existe pas un seul organisme, un centre, un institut de recherches sur les guerres ? Les nations trouvent naturel de dépenser des centaines de milliards pour les faire ; elles estiment, semble-t-il, superflus les efforts destinés à essayer de comprendre la nature même de cette étrange épidémie mentale qui les afflige périodiquement. A peine les hostilités sont-elles terminées qu'elles se prodiguent pour perfectionner de nouveaux engins de destruction, fixer leurs méthodes et leurs progrès.

Or ce qui importe avant tout pour Gaston Bouthoul, c'est d'étudier la guerre comme un phénomène social encore inexploré. Ce n'est que lorsque notre connaissance en sera plus avancée que nous pourrons espérer en diminuer la fréquence, en atténuer les ravages. Gaston Bouthoul cherche à amorcer ces recherches au moyen d'hypothèses, nécessaires à son avis pour aboutir à des résultats fructueux. La guerre est un phénomène conjectural de caractère périodique ou, tout au moins, « périodomorphe ». La plus grande difficulté, en matière de conflits armés, est que l'on confond presque toujours le symptôme ou la manifestation extérieure de la maladie avec le mal lui-même. A l'origine de toute guerre on découvre une impulsion sous-jacente, pour ainsi dire, aux motifs et prétextes les plus variés. Chaque pays a d'excellentes raisons pour attaquer ses voisins. N'importe quel incident peut donner lieu à un conflit armé. Comment et pourquoi cette propension virtuelle devient-elle à certains moments virulente ? Il n'est pas, en effet, semble-t-il, de conflits d'intérêts qui ne puissent donner lieu à une transaction, de blessures d'amour-propre qu'on ne puisse panser honorablement. Certaines causes sociales doivent donc être découvertes qui expliquent pourquoi, à certains moments de leur histoire, des peuples entiers — comme les individus — se ferment à toute considération de prudence et de moralité, et par-dessus tout désirent se battre.

Cette « bellicité potentielle » est surtout liée à la complexion

démographique. Il ne s'agit pas du chiffre absolu de la population, mais d'une structure sociale surtout caractérisée par la surabondance d'hommes jeunes par rapport aux tâches essentielles de l'économie. L'époque actuelle serait, d'après notre auteur, particulièrement belliqueuse parce que la rationalisation et le progrès technique ont rendu disponibles pour la guerre une proportion d'hommes infiniment plus grande que dans le passé. Le rapport entre les effectifs des armées d'opération et le chiffre total de la population est allé en augmentant régulièrement depuis le moyen âge jusqu'à nos jours. Toutes choses égales d'ailleurs, et dans la mesure où la conjoncture politique et internationale ainsi que l'équilibre des forces en présence rendent la lutte armée praticable, la « bellicité » d'un groupe est mesurée par ce rapport. Dans les pays fortement industrialisés, les tâches étant nettement définies, ce surplus d'hommes et le chômage, qui est l'une de ses manifestations, sont beaucoup plus perceptibles. C'est ce qui, pour l'auteur, explique le fait que l'Inde et la Chine, malgré leur énorme population, soient relativement moins belliqueuses que le Japon et l'Allemagne.

Mais il existe une autre raison de ce fait : le manque d'hygiène et les conditions de travail meurtrières dues à l'absence de lois sociales et de protection de l'enfance, les épidémies et les famines périodiques font en Asie des coupes sensibles dans la population. Il faut y ajouter l'infanticide en usage en Chine et dans le Japon d'antan. Ce sont ces calamités qui assuraient l'équilibre de la population. Là où elles n'existent plus on voit une autre forme de destruction prendre leur place. A des épidémies « zoologiques » s'est substituée de plus en plus une épidémie « psychologique » : la guerre. C'est ainsi que lorsque le Japon a adopté l'hygiène moderne et proscrit l'infanticide et l'avortement, il fut amené à adopter l'impérialisme armé et la politique belliqueuse, qui n'est, en dernière analyse, qu'une sorte d' « infanticide différé ». La méthode orientale est une « rééquilibration continue et

spontanée », l'occidentale une « rééquilibration spasmodique et quasi volontaire ».

Au cours du XIX^e siècle et jusqu'à nos jours, la population de l'Amérique a crû dans le rapport 1 à 11 (elle avait 25 millions en 1800, 85 en 1870, 144 en 1900 et 276 en 1940). L'Europe est passée de 185 millions en 1800 à 401 en 1900 et 534 en 1940. Les autres parties du monde sont passées de 661 millions en 1800 à 1 006 en 1900 et 1 406 en 1940. La race blanche a quadruplé depuis 1800, alors que les autres races ont seulement doublé. Ajoutons à cela une exigence croissante quant aux niveaux de vie, et nous comprendrons que les Blancs soient les plus belliqueux.

Des Hindous et des Chinois éclairés veulent aujourd'hui ramener par des mesures appropriées la mortalité de leurs pays au taux européen. Pour peu qu'elles en approchent, leur natalité restant la même, on voit la situation panique qui s'ensuivrait. On pourrait s'attendre alors immanquablement à une véritable explosion de l'Asie. Notre époque ne s'est pas seulement montrée la plus belliqueuse. Des peuples, cependant en apparence civilisés, se sont déshonorés par des cruautés sans exemple. Celles-ci découlent presque nécessairement d'une pratique nouvelle que l'auteur analysa et dénonça déjà en 1935. La guerre de 1940 a apporté une atroce confirmation à ses prévisions. Autrefois les peuples subissaient leurs déséquilibres démographiques, ils n'étaient pas responsables de leurs impulsions belliqueuses. La plus redoutable nouveauté de ce siècle est la culture volontaire de ces déséquilibres par certaines nations pour des fins impérialistes. Alors qu'ils étaient cependant à l'étroit dans leurs frontières, les dirigeants de l'Allemagne, de l'Italie et du Japon ont pratiqué systématiquement « l'inflation démographique ». Il en est résulté l'extrême « bellicité » de leurs peuples, que cette surpopulation entraîna presque fatalement aux solutions désespérées. Elle accroît, d'autre part, les déséquilibres sociaux, générateurs de troubles intérieurs et, en intensifiant l'impulsion

belliqueuse, les accule à des aventures d'issue incertaine. Les féodaux japonais d'avant 1868 limitaient rigoureusement le nombre de leurs serfs. Les mêmes ont organisé la surpopulation. Que feront-ils maintenant ?

L'un des traits principaux de cet essai de sociologie de la guerre est la place qu'y tiennent les cycles et les rythmes ; toutefois, dans les sociétés, ceux-ci ne présentent pas l'extrême rigueur de ceux que révèlent la physique ou la physiologie. La durée moyenne des cycles varie d'ailleurs avec les types de sociétés : lorsque la structure se modifie les rythmes changent aussi. A quoi rattacher la périodicité des guerres ? Ici l'auteur accorde la prééminence aux phénomènes démographiques. Les grandes guerres se situent, en général, au sommet des périodes d'accroissement rapide de la population. Pour ne prendre que des exemples tirés de notre histoire, la guerre de Cent ans, les guerres de religion, les guerres de la fin du règne de Louis XIV et celles de la Révolution présentent toutes ce trait commun. Les deux gigantesques conflits que nous venons de traverser se placent au sommet de la période du plus grand accroissement de la population européenne.

L'hypothèse qui relie l'impulsion belliqueuse à la structure démographique est-elle de nature à atténuer la responsabilité des auteurs de guerre ? L'auteur se défend d'une telle conclusion. Etudier objectivement le phénomène guerre n'empêche pas qu'il y ait des guerres justes et d'autres injustes, des agresseurs et des défenseurs, des victimes et des bourreaux. Mais cette responsabilité est aggravée et rendue écrasante lorsque les auteurs de guerre, au lieu d'avoir subi passivement les conséquences d'un déséquilibre dont ils ignoraient les causes, l'ont sciemment provoqué. L'un pêche par ignorance ; l'autre, en organisant l'inflation démographique pour des fins agressives, prémédite son crime contre l'humanité. Ce faisant nazis et fascistes ont été en Europe les « organisateurs du désespoir ». Avant 1940 les plus humains

des Allemands avouaient, en le dépliant, qu'ils estimaient une conflagration nécessaire pour permettre l'expansion de leur nation trop à l'étroit dans ses frontières. Songeons aux lendemains d'inflation démographique, à la situation des tristes produits de la natalité provoquée, aux jeunes générations de l'Axe conçues pour dominer le monde et qui vont probablement rester seules avec leurs superfluités.

Un autre fait nous aidera à mieux comprendre la fonction démographique des guerres. Ce sont les crises économiques. On sait comment se déroule leur *processus*. Après une période de prospérité, qui se traduit par l'augmentation de la production et par la hausse continue des prix, brusquement il se crée une rupture. Les prix s'effondrent alors, la production diminue, le chômage augmente. Surtout il advient une résorption des capitaux excédentaires, une déflation provoquée par la baisse des cours des valeurs et l'avilissement des prix. Puis, au bout d'une période de marasme et de convulsions économiques, un nouvel équilibre prend naissance, la situation s'assainit, et de nouveau, les prix haussent et la production augmente. Dans la mesure où le facteur démographique conditionne l'impulsion belliqueuse, la guerre joue le rôle d'une relaxation périodique analogue à celle des crises dans le domaine économique : la valeur de la vie humaine diminue.

Si cette hypothèse est exacte, c'est-à-dire si la fonction de la guerre est telle, son importance (mesurée soit par fréquence, soit par les destructions en vies humaines, c'est-à-dire par son efficacité) doit être moindre là où agissent d'autres causes de destruction. Il en est ainsi dans les pays où la mortalité infantile est considérable et où la durée de la vie humaine est plus courte. C'était le cas de l'Europe jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Il en est ainsi de nos jours en Chine et aux Indes où la durée moyenne de l'existence ne dépasse guère vingt-cinq ans. Dans ces pays, la misère, la mauvaise hygiène et les épidémies, auxquelles il faut ajouter certaines calamités nationales comme les inondations du Yang Tsé, assu-

rent la relaxation. Les civilisations du type européen sont parvenues à se préserver de ces calamités naturelles : il semble que le rôle des guerres ait grandi à mesure. Aux épidémies physiques qui décimaient autrefois les populations, s'est substituée une épidémie psychique : la guerre.

Tout porte à croire que la fréquence, l'importance et le déroulement des conflits sont liés pour une large part aux phénomènes démographiques. Aussi ne pourra-t-on jamais traiter sérieusement des problèmes de la Paix si l'on n'ose ou l'on ne daigne mettre les questions de population au premier plan des préoccupations internationales.

Telles sont ces vues suggestives et neuves. Elles appellent réflexion et peut-être critique. Il serait, à notre avis, fort dangereux pour un pays comme la France, ravagé par un siècle de dénatalité et à qui son malthusianisme a coûté beaucoup plus de pertes de substance que ses trois guerres de 1870-1871, 1914-1918 et 1939-1945, de tirer prétexte des thèses de G. Bouthoul pour renoncer à un inéluctable effort en faveur de la renaissance familiale et d'une immigration bien conçue et dirigée. Sera-t-il jamais possible d'organiser dans le monde, même grâce à une O.N.U. toute-puissante, une démographie assez harmonieuse pour empêcher les hommes d'avoir, comme au cours des siècles, prétexte et envie de se supprimer féroce ment ? En tout cas, le mérite de notre auteur est d'avoir posé le problème. L'humanité a jusqu'ici, semble-t-il, préféré s'en tenir au vieil adage : « Si tu veux la paix, prépare la guerre. » Va-t-elle, enfin, comprendre qu'il vaudrait mieux dire : « Si tu veux la paix, connais la guerre » ?

EDMOND DELAGE
de l'Académie de Marine.
